[illegible] le commandement du régiment des [illegible] de la garde de l'empereur Alexandre [illegible] d'ailleurs renonce à ses fonctions [illegible] de l'empereur. Le 25 mars 1889, il [illegible] général de brigade et placé à la [illegible] première brigade d'infanterie de la [illegible] Berlin.

Le 27 janvier 1902 il fut nommé général de [illegible].

[illegible], il y a deux ans, le général de division de Moltke fut appelé au grand état-major général et nommé quartier-maître général.

PAIX OU GUERRE

La Conférence marocaine

Le *Temps* s'exprime en ces termes au sujet de la conférence, répondant à M. Jaurès et à divers journaux allemands :

Les tentatives faites, soit en Allemagne, soit en France, pour escompter les décisions des commissaires et pour imposer à la France des abdications préalables, ne sont pas seulement peu convenables : elles sont condamnées par les documents mêmes sur lesquels on prétend les fonder. Le prince de Bülow a dit pendant trois mois : « Acceptez la conférence et nous vous aiderons. » Il a parlé à M. Bihourd (Livre jaune, n° 271) de nos « désirs justifiés ». Puisque de toute évidence, ces mots ne s'appliquent pas à la région frontière, laissée en dehors des délibérations prochaines, il faut bien que « l'aide » promise à nos « désirs justifiés » porte sur d'autres points.

Nous avons montré déjà pourquoi l'Allemagne, en cette affaire, n'a pas moins d'intérêt à s'entendre avec la France que n'en a la France à s'accorder avec l'Allemagne. Nous pensons que cette identité d'intérêts finira par s'imposer, avec la force pénétrante qui appartient à la vérité. Mais pour préparer cette entente finale, nous répudions énergiquement la méthode de M. Jaurès qui consiste à nous charger de chaînes forgées par nous-mêmes et à aborder la conférence dans un état de désarmement diplomatique.

Nous avons au Maroc, dans tout le Maroc, un intérêt spécial », résultant de notre voisinage et de nos traités antérieurs, intérêt et traités reconnus le 8 juillet par l'Allemagne. Nous ferons valoir cet intérêt avec modération, mais avec fermeté. Et comme disait l'autre jour M. Rouvier, nous attendrons le résultat avec confiance, car nous ne doutons de la loyauté de personne et nous avons foi dans les arguments qui militent pour notre cause.

Le devoir contre le Kaiser

L'écrivain anglais Frédérick Harrison, l'un des membres les plus en vue du parti de la paix, publie dans le numéro de janvier de la *Fortnightly Review* un intéressant article dans lequel, parlant du devoir de l'Angleterre dans le cas d'une agression allemande contre la France, il s'exprime ainsi :

En refusant d'entrer au comité d'amitié anglo-allemande, j'ai déclaré que tout animés que nous soyons d'un zèle sincère en faveur de la paix et de l'amitié internationale, je craignais qu'une organisation de cette nature ne tendît plutôt à provoquer qu'à empêcher la guerre.

Le Livre jaune français ainsi que les discours des premiers ministres des deux pays prouvent que le gouvernement allemand menace volontairement et délibérément la France, et, même encore à cette heure, cherche à l'humilier, à l'embarrasser et à l'attaquer, s'il peut le faire sans courir de trop grands risques. Le peuple allemand, très cultivé, paisible et industrieux, est dans l'impossibilité absolue d'influencer son autocratie, et des compliments pleins d'effusion entre les Allemands et nous sont totalement [illegible].

La seule chose qui puisse avoir quelque poids auprès du militarisme allemand, c'est la connaissance de ce fait que toute agression délibérée contre la France attirerait se dresser contre elle toute la force de l'Angleterre, et [illegible] d'autres puissances, unies en vue de faire [illegible] la seule puissante autocratie qui subsiste en Europe.

M. Cambon et les alarmistes

Madrid, 2 janvier.

« Recevant la colonie française, M. Cambon, ambassadeur de France, a déclaré que l'année 1905 restera mémorable par deux grands événements. Le voyage du roi d'Espagne à Paris et celui de M. Loubet à Madrid sont des gages de sincère amitié entre les deux grandes nations.

« **Quant aux nuages qui semblent obscurcir un peu l'horizon politique, a ajouté M. Cambon, j'ai le ferme espoir de les voir disparaître prochainement.**

« Je suis convaincu que la raison, le bon sens, l'amour de l'humanité, le respect de la justice sauront vaincre toutes les difficultés que des alarmistes grossissent à plaisir, et qui ne peuvent trouver crédit que chez des personnes mal informées. »

Date d'ouverture

Tanger, 2 janvier.

Le sultan a accepté la date du 16 janvier proposée par le gouvernement espagnol pour l'ouverture des travaux de la conférence internationale.

Madrid, 2 janvier.

Le journal *Ejercito espagnol*, organe militariste intransigeant, conseille à la garnison de Melilla d'aller jusqu'à la factorerie de Marchica afin de vérifier les titres de propriété des étrangers établis en cet endroit.

Les journaux annoncent que M. Villanueva, ancien ministre de la marine, est parti à destination de Melilla et de Tetuan, dans le but d'étudier la question marocaine.

Ce que pense M. Clémenceau

Dans l'*Aurore*, M. Clémenceau écrit :

« On peut supposer qu'à la conférence d'Algésiras la diplomatie allemande ira jusqu'au bout des ennuis qu'elle pourra nous créer sans amener une rupture grosse de conséquences et que la paix sera maintenue par l'effet de quelque cote mal taillée.

Cette vue paraît avoir inspiré des paroles rassurantes au roi d'Angleterre.

J'en prends acte avec plaisir sans accepter comme vérité d'Évangile l'idée qu'aucune agression ne fut jamais méditée contre nous. Je sais bien que c'est la parole courante d'un grand nombre d'hommes politiques anglais qui tiennent pour le « bluff » allemand avec M. Delcassé, tendre objet de leur admiration.

Cette opinion pour eux n'entraînait aucun risque en cas d'erreur, puisqu'ils sont certains d'écraser, ou tout au moins d'immobiliser la flotte allemande, tandis qu'ils se trouvent placés à l'abri de tout débarquement.

Pour nous qui, pendant ce temps-là, aurions deux millions d'hommes sur les bras, la situation se présente sous un tout autre aspect, surtout quand il est avéré que la politique de casse-cou de M. Delcassé s'accompagnait d'une préparation militaire fort insuffisante.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

Déclarations de MM. Vallé et Bourgeois

Ay, 2 janvier.

Dans une réunion tenue dimanche à Ay (Marne), MM. Vallé et Léon Bourgeois ont fait d'intéressantes déclarations touchant la prochaine élection présidentielle.

M. Vallé, après avoir déclaré que son vote au Congrès n'irait qu'à « un républicain éprouvé », a ajouté :

Ce républicain, ce candidat, me direz-vous, nous l'avons sous la main : c'est M. Léon Bourgeois. Malheureusement, on ne peut pas le nommer sans son consentement, et pour des raisons que je n'ai pas à apprécier, notre ami se refuse à ce suprême honneur.

M. Vallé dit ensuite que prochainement les groupes de gauche auront une réunion dans le but de désigner le candidat qui devra réunir sur son nom toutes les voix républicaines ; ce candidat, on peut être certain qu'il continuera les traditions de ses prédécesseurs et se montrera comme eux un fidèle gardien de la Constitution.

Jusqu'alors, en effet, les Présidents qui se sont succédé depuis la troisième République ont toujours su respecter les volontés nationales exprimées par les Chambres et réalisées par les ministères, cela malgré la différence existant parfois entre ces volontés et leurs propres sentiments. On doit toutefois faire exception pour celui qui a tenté, par la dissolution, d'imposer à la France une politique de réaction : c'est le président du Seize-Mai. Ce qu'il nous faut, c'est un président à la manière pâle ou [illegible], et non pas à la manière forte, et c'est ce président que je souhaite à mon pays pour ses étrennes.

M. Léon Bourgeois a parlé ensuite. Il a fait l'éloge de la politique du Bloc.

Un auditeur ayant demandé aux amis de M. Léon Bourgeois d'insister près de lui pour qu'il soit candidat à la présidence de la République, M. Léon Bourgeois a déclaré nettement qu'il se refusait à être candidat et que celui qui serait désigné, « dont le nom est déjà connu », mériterait la confiance des républicains.

La Révolution en Russie

L'apaisement — L'autocratie n'est pas morte

Saint-Pétersbourg, 2 janvier.

On annonce de Moscou que l'ordre est définitivement rétabli.

Parmi les derniers rebelles, un certain nombre ont été tués ou blessés ; les autres se sont rendus sans conditions.

On se demande si, au nombre de ceux-ci, se trouvent les 410 insurgés, hier encore enfermés dans la manufacture Prokhorof. Faut-il compter aussi parmi ceux qui ont fait leur soumission les quelques forcenés qui se tenaient cachés dans les sous-sols et qui ne reconnaissaient même pas l'autorité du comité révolutionnaire ? Quoi qu'il en soit, la vie à Moscou reprend son cours normal. Les banques s'apprêtent à fonctionner de nouveau ; les employés de la municipalité et du zemstvo ont repris leur service. La plupart des ouvriers travaillent. Le ministre des voies et communications a destitué tout le personnel des chemins de fer de Koursk et de Nijni-Novgorod.

Le bureau central de l'Union des employés des chemins de fer a décidé de cesser la grève politique, afin de commencer la campagne électorale. Des monceaux de cadavres gisent encore dans le quartier incendié de Presnia.

Dans les Provinces Baltiques

St-Pétersbourg, 2 janvier.

Le comte Witte a reçu de Riga, du gouverneur général des provinces baltiques, général Sollohoub, le télégramme suivant :

« Je suis arrivé à Riga hier au soir. Les troupes du général Bendt occupent le chemin de fer depuis Kreutzbourg jusqu'à Reinersdorf. Sur plusieurs points de cette ligne, on a opéré l'arrestation des principaux agitateurs et on a confisqué leurs armes.

« Le détachement du général Meynhars commencera demain à opérer dans le rayon au nord de Neuhausen. Le détachement Orloff fera une expédition dans les environs de Walk.

« Une grève a commencé sur le réseau de Dvinsk, du chemin de fer de Riga à Dvinsk, due aux menaces de bandes armées, d'ouvriers et de juifs, mais elle a été aisément terminée. La grève a cessé également le 28 décembre à Dvinsk. La voie ferrée de Dvinsk à Riga est complètement réparée, mais la circulation n'est pas encore rétablie à cause de la grève du réseau de Riga. »

Les journaux londoniens publient la dépêche suivante :

« St-Pétersbourg, 2 janvier.

« Les troupes sous les ordres du général Orloff, opérant dans les provinces de la Baltique, auraient infligé une défaite à une bande de Lettons, forte de 4.000 hommes, et auraient pris quatre villages que les insurgés occupaient.

St-Pétersbourg, 2 janvier.

On mande de Revel que la colonne du général *Orloff* a subi un échec. »

Encore un "Fort Chabrol"

Marseille, 2 janvier.

La petite commune de Saint-Mitre, à une quarantaine de kilomètres de Marseille, possède à son tour un « fort Chabrol ».

Hier matin, au moment de la grand'messe, Eugène Ferrier, rentier, qui dans le pays jouit d'une réputation de déséquilibré et qui a été interné deux fois déjà, pénétra dans l'église de Saint-Mitre, gagna le maître-autel, où le prêtre officiait, et avant que ce dernier pût intervenir, s'empara du missel, qu'il déchira ; puis il brisa les vases, les porte-cierges et les tableaux. Tandis que les assistants se levaient précipitamment, Ferrier ouvrit la porte du tabernacle, repoussa d'un coup de tête l'officiant épouvanté, qui cherchait à le calmer. Puis s'emparant d'un goupillon qu'il trouva près de l'autel, il revint dans l'intérieur de l'église et aspergea les fidèles, qui déjà commençaient à sortir en désordre.

Quelques hommes ayant tenté de le maîtriser, Ferrier sortit un revolver de sa poche et par trois fois fit feu dans leur direction, sans les atteindre heureusement.

Puis il rentra chez lui et se barricada. Ferrier avait eu soin d'entasser dans sa maison des provisions : pommes de terre, pain, pâtes alimentaires, vin et pétrole.

Des gendarmes accoururent. Sommé de se rendre, Ferrier ricana et braqua son revolver dans la direction du brigadier. Les gendarmes s'éloignèrent.

Le procureur de la République d'Aix a été avisé. Les gendarmes qui cernent la maison de Ferrier attendent des ordres et des renforts.

Une fabrique de bombes

Salonique, 2 janvier.

La police a découvert hier, à Démir-Hissar, près Serrès, en Macédoine, dans le quartier bulgare, une fabrique de bombes. 330 bombes étaient prêtes, et 1.200 autres étaient en préparation.

On a également trouvé des bonbonnes de nitroglycérine ainsi qu'une machine infernale, des fils électriques, une grande quantité de cartouches et des Mannlichers.

Le quartier bulgare est occupé militairement et de nombreuses arrestations ont été opérées.

Petites Informations

PARIS

Les ministres n'ont pas tenu ce matin le conseil habituel du mardi.

— Les antimilitaristes condamnés samedi ont été conduits au greffe pour y signer leur pourvoi en cassation.

— Lord Cheylesmore, maire de Westminster, a été reçu solennellement à l'Hôtel de Ville, par la municipalité de Paris ; un déjeuner a été offert aux délégués de la cité anglaise et de nombreux toasts ont été portés à la « Loving Cup ».

— M. Nepoty, attaché au cabinet de M. Clémentel, est nommé chef adjoint du cabinet en remplacement de M. Henry, nommé secrétaire général des colonies.

— Le mariage de M. Coulon, secrétaire du ministre de l'Instruction publique, avec Mlle Genjot, fille du député de la Nièvre, a eu lieu hier matin. Témoins : MM. Bienvenu-Martin et Millerand, Morlot et Lévy-Picard.

— Un violent incendie a ravagé le rez-de-chaussée et le premier étage du magasin de nouveautés de la [illegible] Faubourg-Saint-Antoine ; dégâts : 400.000 fr.

— Un individu qui court encore, a descendu de son siège et assommé un cocher dont le cheval avait écrasé son chapeau tombé sur la chaussée, rue Caumartin. Le malheureux est mort à Lariboisière.

— La manifestation des « Saturnins », à laquelle ses organisateurs avaient [illegible] en général le bon esprit de renoncer, a été tentée par quelques-uns d'entre eux : la police l'a immédiatement dispersée.

— L'État, forcé de pensionner prématurément un gendarme blessé dans son service par un wagon de la Cie de l'Ouest, réclamait de celle-ci le remboursement de la pension — capital et arrérages : le Conseil d'État a chargé trois experts, dont M. Darboux, de calculer quelles chances l'État avait antérieurement à l'accident, de payer une pension plus forte, quelles de n'en jamais payer.

— Le Conseil d'État, saisi d'une requête afin d'annuler un arrêté préfectoral approuvant une convention relative à la propriété d'une source d'Amélie-les-Bains, a déféré à cette réclamation parce que l'arrêté incriminé n'avait pas été pris en Conseil de Préfecture.

FRANCE

MM. Étienne et Dujardin-Beaumetz, accompagnés de M. Sauvan, sénateur, de plusieurs députés et du préfet des Alpes-Maritimes, ont déposé une couronne sur la tombe de Gambetta, au cimetière de Nice ; ils ont déjeuné ensuite sur l'*Alberta* avec Léopold II.

— Une violente tempête a éclaté sur les côtes de France le 1er janvier : L'*Aime Montreuil* de Rouen, s'est échoué au large d'Hyères ; une embarcation a sombré près de Brest ; un brick inconnu s'est jeté à la côte de Belle-Isle.

— Un crime a été commis hier à Beaumont-Hague, à seize kilomètres de Cherbourg. Mme Leronvilliois, âgée de quarante-sept ans, a été assassinée par son mari, douanier en retraite.

— A Beaumont-sur-Oise, le petit Gaston Boissier, 7 ans, a tué d'un coup de fusil, en jouant au chasseur, son camarade, Louis Millet, 14 ans, qui figurait le lièvre.

ÉTRANGER

— Le lord-maire de Londres et M. de Selves, préfet de la Seine, ont échangé par télégrammes leurs souhaits de bonne année.

— En vertu de l'« Aliens Act » appliqué à partir du 1er janvier, l'accès de la terre anglaise a été refusé à de nombreux émigrants dont les moyens d'existence ont paru insuffisants.

— Le pape a créé aux Philippines une préfecture apostolique, dont il a confié la direction à un capucin allemand.

— La suppression de la main-d'œuvre chinoise au Transvaal, est hautement critiquée par l'ancien cabinet anglais : une commission instituée pour l'examen de cette mesure, sera présidée par lord Ilbray.

— Un reporter du *Record Herald*, M. Walter Wellmann, chargé par son journal d'aller faire en ballon un tour au Pôle Nord, travaille avec M. Santos-Dumont à un dirigeable que celui-ci pilotera. Ils comptent aller du Spitzberg au Pôle en 45 heures.

— Les pourparlers entre la Turquie et la Belgique, au sujet de l'extradition du belge Joris, continuent.

— L'Italie a reçu de l'Espagne l'invitation officielle d'assister à la conférence d'Algésiras.

— Les Cortès espagnols se sont séparés après avoir voté le budget, lequel a été sanctionné par le roi. A la suite de dissentiments avec le ministre de l'intérieur, le marquis de la Vega de Armijo, président de la Chambre, a donné sa démission.

— Le Sénat espagnol a approuvé le projet de crédits pour l'achat du matériel d'artillerie à tir rapide. Il a également voté l'exemption des droits de pavillon en faveur des navires faisant le cabotage aux Canaries.

— Le grand duc Charles d'Autriche, fils aîné du non moins grand duc Otto, s'est cassé la jambe en patinant.

— Édouard VII, par l'entremise de sir Edward Grey, son ministre des affaires étrangères, a remercié M. Loubet des honneurs rendus par la France à la dépouille mortelle de M. Préfontaine.

— On annonce la mort à l'âge de 68 ans, de M. Charles Yerkes, l'un des plus grands constructeurs et industriels des États-Unis.

— Le département d'État a notifié la nomination de M. Choate comme délégué américain à la conférence de La Haye.

— M. Steinenberg, ancien gouverneur de l'Idaho (États-Unis), a été tué par une bombe de dynamite. On croit à une vengeance.

— La guerre civile bat son plein à Saint-Domingue ; deux croiseurs américains empêchent la canonnière *Independencia* de bombarder Puerto-Plata.

— Le baron Komura a été reçu en audience par l'empereur de Chine sans les formalités et délais protocolaires.

— On mande de Shanghaï que le consul général anglais a présenté à la Chine des demandes de dommages-intérêts à propos des récents désordres.

PETITES CHRONIQUES

Ma plus belle histoire d'amour

Lentement, prêts à s'arrêter, les deux trains se croisaient en gare et je regardais distraitement par la portière les voyageurs de l'autre convoi qui défilaient devant moi.

Brusquement, seule dans son compartiment, j'aperçus une femme qui me parut charmante : une, toute jeune, élégante et fine, vêtue de bleu sombre, je ne la vis qu'un instant et je la trouvai ravissante. D'instinct, je me précipitai à la portière, les deux trains s'arrêtaient ; la jeune femme avait eu le même mouvement que moi et nous nous sommes trouvés presque face à face, à quelques mètres l'un de l'autre.

Nous avons eu le même sourire tous deux et je sentis que nous nous comprenions parfaitement. Elle me regardait gentiment, franchement, comme on regarde un bon et sûr ami, et du fait, il me paraissait que nous étions de vieilles connaissances.

Je la détaillais du regard, elle me laissait faire, m'examinant de son côté, et nous étions heureux tous deux de nous sentir tout proches l'un de l'autre, tout proches de pensée ; et un peu tristes aussi en songeant que ces deux trains allaient repartir bientôt, nous entraîner, nous séparer ; nous regrettions de ne devoir plus jamais nous revoir, et nous profitions en avares du peu de temps qui nous était donné.

La charmante petite femme, une jolie tête mutine et sérieuse à la fois, les yeux pensifs et doux dans l'ombre du chapeau coquettement posé un peu sur le front, le nez... ce fait, c'est ce petit nez aux ailes mobiles qui donnait à la physionomie cet aspect mutin qui déconcertait au premier abord, car le visage était régulier ; la bouche, ô la bouche exquise.... enfin un buste d'un galbe parfait que la portière encadrait à hauteur d'une taille mince et souple à souhait. La jolie apparition, et quelle confiance je la sentais avoir en moi ; quel repos, quel charme je sentais en moi à la regarder... Les jolies choses que nous nous sommes dites sans ouvrir les lèvres, tous les serments, tous les petits aveux... nous nous comprenions, nous nous encouragions d'un sourire deviné plutôt que vu...

Je ne sais ce qu'il y eut entre nous, mais j'ai eu, très nette, cette impression que nos âmes se connaissaient, avaient plaisir à se rencontrer, et j'aurais voulu rester là des heures...

Hélas ! deux ou trois coups de sifflet et les deux convois se sont remis en marche ; instinctivement, tous deux ensemble, nous nous sommes fait un geste d'adieu, et nous sommes restés penchés à la portière jusqu'à ce qu'un tournant de la voie nous eut cachés l'un à l'autre, et lorsque je me suis assis, j'avais les yeux humides...

Et si je songe à cette rencontre, je me sens encore ému, attristé ; et de cet instant comme de quelques autres je me dis : peut-être était-ce le bonheur qui passait...

GEO DOMBREVAL.

LA RÉGION

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

1re Circonscription d'Arras

Un Congrès républicain, formé de cinq cents délégués des différents groupements républicains de la ville et des cantons de la première circonscription d'Arras, représentée actuellement par M. Rose, s'est réuni le dimanche 31 décembre, au théâtre d'Arras.

M. Viseur, sénateur, présidait la réunion, ayant comme assesseurs : MM. Michonneau, président du Cercle républicain d'Arras ; Gernez, président de la Ligue républicaine du canton de Vimy ; Vaillant, vice-président du Comité républicain du canton de Pas ; Chevy, président de la Ligue républicaine du canton de Beaumetz-les-Loges ; secrétaires : MM. Mathon, secrétaire général de l'Union républicaine démocratique et sociale de l'arrondissement d'Arras, et Sevin, secrétaire du Comité républicain d'Arras.

M. Mill, député de Calais, ayant posé sa candidature, a retracé à grands traits l'œuvre politique et économique qu'il a déjà accomplie au Parlement, puis il a développé les points essentiels du programme de large union républicaine et démocratique qui est le sien.

M. Mill, qui depuis quatre années, a soutenu de ses votes et de sa parole, la politique d'action républicaine, de progrès et de réformes sociales inaugurée par M. Waldeck-Rousseau, et poursuivie par les ministères Combes et Rouvier, entend continuer cette politique et se prononce énergiquement en faveur du bloc de gauche.

L'assemblée a entendu ensuite les explications d'un certain nombre de délégués, puis, à l'unanimité, elle a pris l'engagement de se rallier à la candidature qui sortira du Congrès.

Il est alors procédé au vote, qui donne les résultats suivants :

Nombre de votants :	486
Suffrages exprimés :	480

Ont obtenu : M. Mill, 426 voix ;

Divers (dont aucun n'était candidat), 54 voix.

En conséquence, M. Viseur proclame M. Mill candidat du parti républicain aux prochaines élections législatives dans la 1re circonscription d'Arras.

M. Mill remercie en quelques mots le Congrès du témoignage de confiance qu'il vient de lui donner et l'assure à nouveau de tout son dévouement à la cause républicaine et démocratique.

M. Viseur félicite à son tour l'assemblée de l'excellent esprit qui a animé ses travaux, et il adresse un éloquent appel à tous les délégués présents et à tous les républicains de la circonscription, en vue d'assurer, au mois de mai prochain, le succès de la République démocratique et sociale, dont M. Mill vient d'être, par le Congrès, constitué le porte-drapeau.

La séance est levée à cinq heures aux cris répétés de : « Vive la République ! »

L'utilisation agricole des vinasses

La section du comité d'études scientifiques chargée d'étudier l'utilisation agricole des eaux résiduaires d'industrie, et en particulier des vinasses de distillerie, vient d'être réunie par M. Ruau, ministre de l'agriculture, sous la présidence du docteur Calmette, directeur de l'institut Pasteur de Lille.

M. Calmette a fait connaître les résultats de l'enquête à laquelle le ministre de l'agriculture a fait procéder auprès de tous les distillateurs de betteraves en vue d'obtenir des indications permettant de déterminer les avantages agricoles et économiques de l'épandage des vinasses ainsi que l'utilité de ces épandages pour empêcher la pollution des cours d'eau par les eaux résiduaires. Il a montré que d'après les renseignements recueillis au cours de cette enquête, les vinasses résiduaires de distillerie de betteraves représentent un engrais d'une très grande richesse dont la valeur totale pour la France peut être évaluée à environ cinq millions de francs.

La culture utilise déjà en partie ce précieux engrais, mais il y aurait le plus grand intérêt à ce qu'il fût employé d'une façon complète partout où l'on dispose à proximité des usines d'une quantité suffisante de terrains propres à l'irrigation. Pour le cas où cette utilisation agricole est impossible, M. Calmette a essayé un dispositif nouveau d'épuration qui lui paraît devoir donner des résultats satisfaisants. Les expériences relatives à ce procédé demandent toutefois à être renouvelées pendant la prochaine campagne de fabrication, afin que l'on soit à même de préciser les conditions de bon fonctionnement du système en question.

Le comité a émis à l'unanimité l'avis qu'il y a lieu de conseiller aux distillateurs de rendre aux terres en culture, par une irrigation rationnellement conduite, les substances fertilisantes renfermées en abondance dans les vinasses de betteraves.

Il a exprimé l'opinion que pour être utile aux industriels dont l'obligeance a permis de réunir les éléments de l'enquête, on pourrait leur indiquer les résultats obtenus en les invitant à faire connaître les observations auxquelles cette communication donnerait lieu de leur part.

Le comité a enfin demandé à M. Calmette de poursuivre ses expériences en vue de l'épuration des vinasses dont l'utilisation agricole n'est pas possible.

Carnet du Lecteur

MARIAGE

A Douai. — Aujourd'hui a midi a été célébré, à l'Hôtel de Ville, le mariage civil de Mlle Bertha Collier, fille du sympathique secrétaire général de la Mairie, avec M. Camille Godiscal, employé à l'administration financière à Bruxelles.

Les témoins étaient, pour la mariée, MM. Charles Collier, propriétaire à Douai, son grand oncle, et Arthur Tilloy, directeur d'assurances à Douai, son oncle ; et pour le marié, MM. Félix Godiscal et René Georgery, de Bruxelles, son frère et beau-frère.

M. Honotte, premier adjoint, après avoir procédé à la cérémonie nuptiale, a adressé ses vœux de bonheur aux jeunes époux.

DEUIL

Denain. — Nous apprenons la mort de M. Jean Richard, officier de l'instruction publique, directeur de l'école de la rue de Villars, décédé presque subitement dans la nuit du dimanche au lundi, sans que rien pût faire prévoir un dénouement si soudain.

M. Richard était l'un des instituteurs les plus connus et les plus estimés du département. Après trente-huit années d'excellents services, il avait demandé sa mise à la retraite à la fin de l'année scolaire.

L'enterrement aura lieu à Denain le jeudi 4 janvier, à 10 heures du matin. Nous présentons à la famille de M. Richard et à ses amis nos sincères condoléances.

LILLE

Le nouvel an des voleurs

Il y a quelques jours, nous relations le vol commis au préjudice de M. Nathan, gérant d'une maison de confections, rue St-Pierre-St-Paul.

On se rappelle les faits :

Pendant que trois individus désirant, disaient-ils, faire l'acquisition d'un complet, examinaient la marchandise en compagnie du commerçant, un quatrième larron déshabillait subrepticement un mannequin et filait à l'anglaise, par la porte restée entre-bâillée.

Les recherches très actives effectuées par la police ont amené la capture d'une association de filous dont voici les membres : Gustave Lemaire, 23 ans, rue d'Arcole, Émile Mertens, même âge, 186, rue des Postes, Auguste Hol et son amie, la fille Dubilliaul, fileuse.

Il est probable que nous nous trouvons en présence d'une bande organisée, semblable à celle que vient d'arrêter le service de la sûreté.

Nous aurons le plaisir de reparler d'eux incessamment.

Les étrennes

Le premier janvier vers 7 h. 45, une auto appartenant à M. Cocard et conduite par M. Louis Cuignez, voulant sans aucun doute souhaiter la bonne année à la première voiture qu'elle rencontrerait, s'est jetée, dit le rapport de police, sur un coupé en stationnement en face de la maison portant le n° 51 du boulevard Victor-Hugo.

Le coupé a quelque peu souffert, ayant eu une roue complètement détériorée.

Quant à l'auto, elle s'est tirée indemne de ce petit choc ; seule, Mme Duvivier, qui se trouvait dans la voiture tamponnée a ramassé une entorse au pied gauche. Elle a été soignée par le docteur Werlo.

PRINCESSE MAKOKO SAVON VICTOR VAISSIER Nouveau Parfum Exquis [illegible]

Cyclistes, à vos machines !

Dans la journée de lundi, M. Hennion Déroeux pénétrait dans une maison de la rue de Long Pot et déposait imprudemment sa bicyclette dans le couloir.

Mettant à profit un instant d'inattention, un audacieux voleur saisit le guidon de la machine d'une main sûre, et avec d'infinies précautions parvint à la sortir sans que le grelot donnât l'alarme.

Après quoi, il l'enfourche et disparut avec la rapidité d'un bolide. La stupeur du cycliste fut indicible quand, au sortir de la maison, il constata la disparition de la bécane.

Le préjudice s'élève à 150 francs.

HONNEUR D'ÉPOUSE

PAR

ROBERT SAINVILLE

PREMIÈRE PARTIE

LA TOURMENTE

Surprise autant qu'alarmée par ces allures au moins bizarres, Faustine allait redescendre pour s'en aller, mais à ce moment la porte s'ouvrit avec lenteur.

De nouveau, Mme de Lachesnaye hésita. [illegible]rait-elle ?

D'un mouvement irréfléchi, elle allongea la tête, puis fit quelques pas en avant.

Personne !

[illegible] voulut se reculer. Brusquement la porte se referma. Aussitôt un homme qui [illegible] dissimulé derrière le battant [illegible] se dressa devant elle.

Octave Rouvière !

[illegible] guet-apens, elle était tombée dans un guet-apens !

[illegible] comme l'éclair, le souvenir de [illegible] ce qui lui avait d'abord paru inexplicable [illegible] en sa mémoire ; la mystérieuse [illegible] l'attitude du jeune messager, ses [illegible] embarrassées et contradictoires quand elle l'avait interrogé au sujet de la prétendue veuve Masson, tout enfin, jusqu'à son refus de monter l'escalier, avait maintenant un sens par trop significatif.

Elle se demandait comment elle n'avait pas de suite démêlé ce qu'il y avait eu de suspect dans toutes ces façons d'agir.

Un moment, la stupeur la rendit muette.

Sous la violence de ce choc imprévu, il lui semblait qu'elle allait défaillir.

Toutefois, faisant un effort pour se raidir contre la faiblesse qui lui dictait l'usage de ses membres et lui donnait le vertige, elle balbutia d'une voix tremblante :

— Vous !... Vous !

En même temps, elle fixait sur son interlocuteur un regard dilaté par l'effroi.

— Oui, moi, répliqua Octave Rouvière avec un sourire audacieux et suppliant. Oh ! ne me regardez pas avec ces yeux épouvantés !... Vous êtes chez un ami, un adorateur, un esclave.

Sans lui répondre, la jeune femme s'élança vers la porte.

Mais, plus prompt qu'elle, Octave Rouvière lui barrait le chemin.

— Vous êtes chez moi, vous ne partirez pas sans que nous ayons échangé quelques paroles.

Faustine garda un moment le silence.

Elle envisageait nettement le péril moral de sa situation, elle se savait au pouvoir d'un homme sans scrupules.

Toutefois, pensait-elle, ne parviendrait-elle pas à le tenir à distance ?

Il s'agissait avant tout de garder un imperturbable sang-froid et de réfléchir aux meilleurs moyens de défense en cas d'attaque.

— Soit, fit-elle d'une voix qui jouait l'indifférence et d'où toute trace d'émotion avait disparu, puisque me voilà et que vous voulez me parler, je vous écouterai.

Octave Rouvière réprima un sourire de triomphe.

— Vous êtes trop aimable, fit-il avec une politesse où perçait l'ironie ; je connais votre haute intelligence et sais déjà que vous m'avez compris.

Mais ce n'est point dans un vestibule qu'on peut échanger d'aussi graves confidences.

Passons, s'il vous plaît, dans mon modeste salon !

En même temps, il ouvrait une porte et s'effaçait pour lui livrer passage.

Faustine pénétra dans un petit salon qui méritait mieux que l'épithète de modeste décernée par son propriétaire.

C'était une jolie pièce, assez grande, basse de plafond, éclairée par deux fenêtres donnant sur la rue.

Les meubles, de style Louis XVI, étaient groupés en un désordre voulu et artistique.

Dans la cheminée flambait et crépitait un grand feu pétillant.

Enfin, au milieu de la chambre, se dressait une petite table recouverte d'une nappe étincelante de cristaux et d'argenterie ; sur cette table, une bouilloire allumée et chantante s'enveloppait d'une odorante vapeur de thé et sur des assiettes de Sèvres s'étageaient des piles de sandwichs, de marrons glacés et autres friandises.

Toute une collation avait évidemment été préparée pour la visiteuse.

Telle est la tyrannie d'une constante et obsédante préoccupation que malgré la gravité de la situation dans laquelle elle se trouvait, cette pensée traversa l'esprit de Faustine.

— Où a-t-il déniché tout cela ? Et quel abominable gaspillage d'argent par ces temps de famine !

D'un pas résolu elle traversa la chambre et s'assit sur un fauteuil, près d'une fenêtre.

— Si je ne parviens pas, se disait-elle, à lui inspirer du respect, il me sera toujours facile d'ouvrir la croisée, d'enjamber la barre d'appui, et me précipiter dans le vide !

Octave Rouvière cependant l'avait suivie.

— Ainsi donc, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre émue, vous n'avez pas peur ?

— Non ! Pourquoi voulez-vous que j'aie peur ? demanda-t-elle froidement.

— Ah ! merci de cette bonne parole qui me réchauffe le cœur, qui fait renaître l'espoir en moi.

Oui, oui, je vous le répète, vous êtes chez le plus fervent de vos adorateurs, le plus fidèle de vos amis, le plus humble de vos esclaves.

Oh ! Faustine, Faustine, dites-moi que je ne rêve pas, que c'est vous, bien vous qui êtes ici !

Laissez-moi vous regarder, laissez-moi vous contempler, et s'il est vrai que je rêve, par pitié ne me réveillez pas de ce songe céleste !

Tandis qu'il parlait avec emphase, employant de grands mots sonores avec des roulements d'yeux et des gestes de mélodrame, la jeune femme l'examinait attentivement.

Mieux que dans la pénombre du vestibule elle pouvait constater les changements survenus sur la figure de celui qu'elle avait jadis aimé.

Il lui paraissait vieilli, fatigué, usé, précocement ravagé.

C'était pourtant toujours le même visage aux traits réguliers et délicats, presque efféminés, les mêmes yeux expressifs, le même front qu'encadraient prétentieusement des boucles de cheveux roux.

Oui, mais les coins de la bouche s'étaient affaissés ; deux rides légères, trop visibles toutefois, se dessinaient sur les joues ; sur les tempes comme aux coins des paupières se creusaient déjà les lignes accusatrices d'une vie déréglée.

Les défauts de ce visage autrefois dissimulés par la fraîcheur et le charme de la jeunesse étaient devenus apparents et frappaient péniblement : le menton trop mesquin accusait un caractère faible et instable ; les lèvres épaisses et luisantes trahissaient une nature violemment matérielle et dominée par ses instincts sensuels ; enfin, malgré l'éclat de leur flamme bleue, les yeux avaient un regard fuyant, indice d'une âme déloyale et fausse.

— Ainsi, dit Faustine après qu'il eut achevé sa tirade, vous m'avez tendu un piège pour m'attirer chez vous ?

— Un piège ! oh ! le vilain mot ! s'écria Octave en s'efforçant de sourire.

Eh bien, oui, puisque c'est ainsi que vous qualifiez l'innocent stratagème que j'ai inventé pour vous revoir.

En amour comme à la guerre, tous les moyens sont bons !

— En amour comme à la guerre, répliqua Faustine lentement et en scandant ses mots, la première, la seule loi pour tout homme qui se respecte, c'est l'honneur !

Plus que leur sens, le ton qui soulignait ces paroles, le regard froid et méprisant qui l'accompagnait, firent tressauter Rouvière.

Il se mordit les lèvres avec dépit. Toutefois, se dominant :

— Vous êtes sévère, dit-il ; mais en admettant que j'aie en effet commis un acte incorrect et répréhensible en vous attirant chez moi sous un faux prétexte, serez-vous insensible au motif qui l'a inspiré ? Serez-vous sans pitié pour celui qui depuis si longtemps torturé par le besoin de vous voir, se consume et dépérit dans la fièvre d'une passion absorbante et désespérée ?

Vous le voyez, je ne cherche ni à excuser ni à atténuer ma folie... Que dis-je ? Je suis prêt à vous avouer que je n'aurais pas reculé devant un crime pour atteindre mon but.

(A suivre.)